



HAL
open science

Scrupules et abstention dans l'exploration des relations entre humains et animaux

Isabelle Arpin, Coralie Mounet, Céline Granjou

► **To cite this version:**

Isabelle Arpin, Coralie Mounet, Céline Granjou. Scrupules et abstention dans l'exploration des relations entre humains et animaux. Vinciane Despret; Raphaël Larrère. Les animaux: deux ou trois choses que nous savons d'eux, Editions Hermann, pp.253-267, 2014, 9782705688561. hal-01241821

HAL Id: hal-01241821

<https://hal.science/hal-01241821>

Submitted on 8 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Scrupules et abstention dans l'exploration des relations entre humains et animaux

Isabelle Mauz, Coralie Mounet, Céline Granjou
Cemagref, UR DTGR

Nous voudrions esquisser ici une réflexion sur l'existence de scrupules et d'une figure de l'abstention dans l'exploration par les humains de leurs relations avec des animaux sauvages. Cette réflexion est issue de notre enquête sur un programme scientifique dans un parc national, le programme prédateur-proies (PPP), et des échanges lors du colloque de Cerisy « Ce que nous savons des animaux ».

De ces derniers, nous ne savons en vérité pas grand-chose et maintes questions à leur sujet restent en suspens ou n'ont même pas été formulées. En particulier, bien que nous ayons toujours fait histoire et société avec des animaux et qu'ils aient donc été nos « premiers comparses » (Bailly, 2007), nous n'avons qu'une petite idée des collectifs que nous pouvons former ensemble et du fonctionnement de ces collectifs. Or, les « nous » qu'humains et animaux peuvent constituer (Haraway, 2008) semblent d'une diversité quasi infinie et de nouvelles relations apparaissent constamment : des scientifiques apprennent à étudier un nombre croissant d'animaux qu'ils équipent de dispositifs de surveillance et de suivi ; des thérapeutes introduisent des chiens, des chats et des dauphins dans leur travail avec des personnes en difficulté (Michalon, 2010) ; des épreuves d'*agility* sont menées par des équipes « humanimales » (en l'occurrence un humain et un chien) (Haraway, 2008), etc.

Étudier comment s'édifient et se maintiennent, ou pas, de nouveaux mondes communs constitue ainsi un horizon sans cesse renouvelé. De fait, les chercheurs en sciences humaines et sociales se sont de plus en plus intéressés aux interactions entre les humains et d'autres espèces au cours des dernières décennies, au point que l'on peut aujourd'hui parler d'une « ethnographie multispécifique » (*multispecies ethnography*) (Kirksey and Helmreich, 2010). La découverte de l'importance et de la diversité des communautés humanimales s'est accompagnée d'un certain enthousiasme chez nombre de ces chercheurs, qui ont tendu à faire de la relation, de la connexion et de l'engagement des valeurs positives (Candea, 2010). Cette position normative présente selon nous l'inconvénient de masquer l'existence de scrupules et de diverses figures de l'abstention chez ceux qui contribuent à construire les communautés humanimales.

Étudiant les relations entre des observateurs scientifiques et des suricates, Candea a mis en évidence l'importance du détachement et de la suspension mutuelle et volontaire de l'action, qu'il nomme « inter-patience » (Candea, 2010 : 249), dans la construction de la communauté que ces hommes et ces animaux constituent. Il montre que, loin de s'opposer, l'engagement et le détachement se complètent et que ce dernier constitue une forme de la relation plutôt que sa négation (idem : 254) : les observateurs des suricates doivent en particulier s'abstenir de les transformer en *pets*, en établissant avec eux une « bonne distance ». L'enquête sur le PPP nous a permis de repérer des formes d'inter-patience mais, aussi, une forme d'abstention plus poussée : si toutes les personnes rencontrées ont exprimé la nécessité de « ne pas faire n'importe quoi avec les animaux sauvages », certaines d'entre elles ont décidé, pour des raisons éthiques, de ne pas participer au programme, voire de renoncer à rencontrer des animaux auxquelles elles sont clairement attachées. Ce sont ces interrogations et ces attitudes de retrait par rapport à une possibilité de vivre et de devenir ensemble (Haraway, 2008) que nous voulons mettre au jour, afin de mieux comprendre comment des communautés mêlant des humains et des animaux parviennent, ou pas, à naître et à durer.

Dans un premier temps, nous soulignerons la somme d'explorations et d'expérimentations des interactions entre humains et animaux que nous avons devant nous. Nous présenterons ensuite le PPP, ce programme qui a fait hésiter certaines personnes. Nous verrons que les acteurs impliqués dans le PPP ont tous développé une réflexion d'ordre éthique sur les rapports aux animaux sauvages établis dans le contexte singulier d'un programme scientifique mené dans un espace protégé (le parc national du Mercantour). Cette réflexion a conduit une minorité d'entre eux à s'abstenir de participer au programme, en dépit de leur intérêt pour les animaux étudiés et notamment pour les loups. Alors que s'ouvrent des possibilités inédites de devenir ensemble, eux ont exprimé une volonté de poser des limites à l'exploration de mondes communs.

I. Devant nous, une réserve inépuisable de collectifs humanimaux

Les hommes seuls n'ont jamais suffi à faire des sociétés humaines. Toujours, ils se sont associés à d'autres êtres et notamment à des animaux pour former des communautés qualifiées de mixtes (Midgley, 1983), de domestiques (Larrère et Larrère, 1997, 2004) ou d'hybrides (Lestel, 1996). Les expériences de coexistence avec les animaux se sont succédé au fil des millénaires. Pourtant, l'impression domine aujourd'hui que nous ne les connaissons finalement pas très bien. D'abord, nous n'en connaissons que très peu. Nous ignorons jusqu'à l'existence de la grande majorité d'entre eux (qui sont des insectes) et nous ne faisons qu'entrevoir la diversité de ceux qui vivent au fond des océans ou dans les sols. En particulier, les interventions au colloque de Cerisy illustrent le faible nombre d'animaux qui intéressent la majorité d'entre nous : nous parlons de chiens, de vaches, de chevaux, de loups et de perroquets, sans même évoquer les fourmis, les collemboles et tous les autres. Ensuite, nous ne connaissons les animaux avec lesquels nous coexistons depuis longtemps que sous un angle bien particulier, souvent celui des biens qu'ils peuvent nous procurer, des maux qu'ils peuvent nous infliger ou de l'intérêt scientifique qu'ils présentent. Nous n'avons certainement pas épuisé les possibilités de coexistence et de co-ajustement avec nos plus vieilles connaissances. Certaines pratiques, par exemple le recours à des chiens et à des chevaux dans un cadre thérapeutique sont d'ailleurs très récentes. Comme les animaux et nous-mêmes changeons à mesure que nous coexistons et du fait même de cette coexistence, nous n'en aurons jamais fini avec la construction de collectifs hybrides : le processus n'aura pas d'autre terme que le nôtre.

Entre les animaux dont nous ignorons tout et ceux que nous ne connaissons qu'assez mal, l'exploration des collectifs (et son étude par les sciences humaines et sociales) a donc devant elle un bel avenir. En particulier, la découverte des êtres très lointains ou très petits et des relations que nous pouvons nouer avec eux ne fait que commencer. Mais elle est en plein développement : des caméras sont fixées à des mammifères marins pour que nous puissions les suivre dans les profondeurs (Haraway, 2008 ; Benson, 2010), des pique-prunes sont équipés de radioémetteurs qui nous renseignent sur leurs capacités de déplacement et leur faculté à s'adapter à la présence d'infrastructures routières (Mauz et Blandin, à paraître). Bref, nos expérimentations des relations anthropozoologiques concernent toujours plus d'animaux et toujours plus de facettes de ces animaux.

La recherche scientifique joue un rôle majeur dans ce mouvement d'expansion et d'approfondissement. Ce n'est pas son moteur unique, — beaucoup contribuent, au quotidien, à l'invention de nouveaux liens avec des animaux — mais c'est un moteur puissant. Le recours à la télémétrie, en particulier, a été très important dans la constitution de nouveaux collectifs avec les animaux sauvages et dans la production de nouvelles connaissances à leur sujet. Mise au point aux États-Unis à partir des années 1960, la télémétrie des animaux sauvages a connu un succès grandissant dans les décennies qui ont suivi et est aujourd'hui une

technique largement répandue. Elle a cependant profondément divisé ceux qui s'intéressent à la faune sauvage et qui sont bien loin, pour autant, d'en avoir la même conception : mettre les animaux sauvages sur écoute (*wired wilderness*) n'est pas du goût de tous ceux qui veulent les étudier (Benson, 2010).

Nous souhaitons présenter ici un cas, parmi d'autres¹, où des professionnels et des amateurs de la faune sauvage ont hésité et se sont demandés : jusqu'où aller ? Convient-il de fixer des limites à l'inépuisable capacité humaine à faire société avec les animaux, parfois malgré eux ? Et au nom de quoi ?

II. Le PPP, un programme qui a fait hésiter

« Pour nous, idéalement, si tous les animaux sont marqués, c'est le rêve. »
(Un chercheur impliqué dans le PPP)

Parce qu'il concerne notamment (mais pas seulement) une espèce protégée et emblématique de la protection de la nature, le loup, et un lieu qui occupe une place élevée dans la hiérarchie des espaces protégés, un parc national (celui du Mercantour), le PPP est un cas à part. Néanmoins, la question soulevée à son propos est bien de portée générale.

1. Présentation du PPP et de ses explorations

Le PPP est un programme scientifique qui vise à mieux connaître le fonctionnement d'une communauté complexe d'ongulés sauvages et, en particulier, le taux de survie des animaux selon l'espèce², l'âge et le sexe. Le programme s'est notamment intéressé aux effets de la prédation par les loups sur le taux de survie. Il a impliqué un laboratoire du CNRS et plusieurs institutions de gestion ou de protection de la nature : le ministère de l'Écologie, le parc national du Mercantour, l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage (ONCFS), les fédérations nationale et départementale des chasseurs des Alpes-Maritimes. Plusieurs opérations menées dans le cadre du PPP ne l'avaient jamais été en France.

Pour pouvoir répondre aux questions qu'ils se posaient (Quels sont les effets de la prédation par le loup sur le taux de survie des ongulés ? Le loup a-t-il un comportement de prédation sélectif ? Etc.), les chercheurs ont dû prendre en compte les différents facteurs de mortalité des ongulés (maladies, accidents, prédation, etc.). Ils ont donc eu besoin de connaître la cause de la mort d'un nombre élevé d'individus, appartenant aux différentes espèces considérées, à plusieurs classes d'âge et aux deux sexes. Dans cet objectif, des ongulés ont été équipés de colliers émetteurs munis d'un indicateur de mortalité : un suivi télémétrique régulier a permis de détecter leur mort, le signal émis différant lorsque l'animal passe de vie à trépas. Des agents de l'ONCFS ont alors tenté de retrouver les cadavres aussi vite que possible, avant qu'ils ne soient consommés par des charognards, pour déterminer la cause de la mort. Cette technique n'a cependant pas permis de trouver autant de cadavres d'ongulés que nécessaire et une petite partie d'entre eux seulement avaient été tués par des loups. Les chercheurs ont donc

¹ Nous avons rencontré un cas similaire lors de notre enquête sur l'expérimentation de contraception de marmottes mené dans le parc national des Écrins (Mauz et Granjou, 2008). On peut par ailleurs établir un parallèle avec les pratiques développées autour de certains animaux qui font société avec et malgré les hommes : c'est le cas d'éleveurs et de loups qui leur imposent, en quelque sorte, un type de coexistence en attaquant leurs animaux domestiques. Les cas de braconnage de loups trop attirés par les troupeaux domestiques peuvent être interprétés comme un refus des éleveurs concernés d'explorer certaines formes de collectifs.

² Le Mercantour abrite plusieurs espèces d'ongulés sauvages : le chamois, le cerf, le chevreuil, le mouflon, le bouquetin et le sanglier. Les deux dernières n'ont pas été prises en compte dans le programme, le bouquetin n'étant que marginalement consommé par les loups et le sanglier étant très difficile à capturer.

entrepris de suivre les prédateurs par télémétrie³, dans l'espoir que ces derniers les conduiraient à leurs proies. Pour la première fois en France, une autorisation de capturer trois loups a été délivrée par le ministère de l'Écologie dans le cadre du PPP.

Mais capturer des loups s'est révélé beaucoup plus difficile que prévu et a pris de nombreux mois et même plusieurs années, malgré l'invitation faite à un spécialiste américain de venir dans le Mercantour pour capturer des loups et former des piégeurs. Longtemps, les tentatives n'ont eu lieu qu'au sol et ont été principalement menées par deux agents du parc national du Mercantour qui se sont spécialisés dans le piégeage des loups. Après de multiples tentatives infructueuses, une première louve a finalement été capturée en juillet 2009. Son collier émetteur est tombé en panne quelques mois plus tard, bien avant la date attendue, sans qu'elle n'ait permis de trouver une seule carcasse d'ongulé. L'animal a ensuite disparu dans la nature, avec son collier ; tout était à refaire. Les chercheurs ont alors pensé augmenter les chances de capture en utilisant un hélicoptère, comme le font couramment leurs homologues scandinaves. Une autorisation spéciale a été accordée par le parc, après une discussion au sein de son conseil scientifique ayant conduit à organiser une réunion auprès des acteurs locaux. À deux reprises, une équipe suédoise est venue spécialement dans le Mercantour pour procéder à des captures : deux louves ont été capturées et équipées de colliers, l'une au printemps 2010, l'autre au printemps 2011. Leur suivi a permis de trouver nombre de cadavres d'ongulés et a également fourni des informations précises sur leurs déplacements. Mais les deux louves ont assez vite connu une triste fin : la première est morte accidentellement en septembre 2010 ; la seconde n'a plus été localisée à partir d'octobre 2011, date à laquelle son collier, visiblement coupé d'un coup de couteau, a été retrouvé dans un torrent. Le PPP a alors été tout près de s'arrêter. Mais c'est précisément à ce moment que les tentatives de capture au sol, qui s'étaient poursuivies, ont abouti à la capture d'une quatrième jeune louve. Équipée d'un collier adapté à sa petite corpulence, cette jeune louve a permis d'accéder à de nouveaux cadavres d'ongulés (sauvages et domestiques). Aucune autre capture n'est actuellement (février 2012) prévue : les partenaires du PPP ont décidé de mettre un terme à la mise en œuvre du programme dans le parc du Mercantour, à la fin de l'année en cours.

Ce bref récit témoigne de la difficulté de la constitution de nouveaux collectifs : capturer des loups, les équiper de colliers émetteurs et les suivre dans un terrain aussi accidenté et aussi investi socialement que le Mercantour n'est manifestement pas une sinécure. Les expériences acquises ailleurs ou avec d'autres espèces n'ont pas suffi à résoudre les difficultés, qui n'ont d'ailleurs pas toutes été évoquées ici. Il a fallu bricoler, improviser, tenir compte d'obstacles physiques et techniques et de la présence d'une grande diversité d'acteurs aux pratiques et aux intérêts divergents. Il a fallu, en bref, ajuster en permanence le programme à ses conditions locales de mise en œuvre. Il s'agit bien d'une exploration à laquelle les humains comme les animaux ont participé : les uns et les autres peuvent faire preuve de bonne volonté (les piégeurs expliquent que certains animaux ont manifesté une certaine « motivation » à se laisser capturer) ou au contraire résister (d'autres animaux se sont montrés étonnamment habiles à échapper aux dispositifs de capture et de suivi). Cette exploration des relations que l'on peut avoir avec des ongulés et des loups équipés présente plusieurs formes de productivité.

2. Productivités de l'exploration

³ Contrairement aux ongulés, équipés de colliers VHF, les loups suivis par télémétrie ont été munis de colliers GPS GSM. Plus sophistiqués et plus onéreux, ces dispositifs permettent de localiser les animaux à intervalles réguliers et préprogrammés. Les messages émis par le collier sont transmis sur un ordinateur (lorsque l'animal se trouve dans un secteur couvert par le réseau téléphonique).

L'objectif premier du PPP était scientifique. Il s'agissait, on l'a dit, de mieux comprendre le fonctionnement de communautés d'ongulés sauvages plurispécifiques en étudiant l'effet de la prédation par les loups sur les dynamiques de population. Au moment de la rédaction de ce texte, des résultats étaient encore attendus et l'analyse n'était pas achevée. Il semblait cependant que les données obtenues, même complétées par celles à venir, ne permettraient pas de répondre à toutes les questions posées par les chercheurs. En dépit de l'importance des efforts déployés, trop peu de cadavres d'ongulés avaient été retrouvés pour pouvoir analyser, en détail, la part du loup dans les facteurs de mortalité des ongulés. S'ils devaient encore être affinés, des résultats sur l'effet de la prédation par le loup sur les dynamiques de population des ongulés sauvages avaient tout de même été obtenus : sur la base du travail engagé, les coordinateurs du programme pensaient pouvoir affirmer que la prédation par le loup exerce un effet mineur sur la dynamique des populations étudiées, étant donné leur diversité et leur densité élevées. Par ailleurs, le PPP a apporté d'autres types de connaissances : les déplacements des louves munies d'un collier émetteur ont été suivis de très près, comme jamais auparavant. Les chercheurs et les agents de l'ONCFS impliqués dans le PPP n'ont pas accordé beaucoup d'attention à ces informations, qui ne répondaient pas à leurs questions et qu'ils ont qualifiées d'« anecdotiques ». En revanche, elles ont passionné les agents du parc qui réceptionnaient les positions des animaux, avec un décalage de quelques heures ou de quelques jours, ainsi que des chasseurs et des éleveurs des communes incluses dans la zone d'étude. Des naturalistes ont eux aussi été intéressés par les informations livrées par le suivi des louves équipées sur leur comportement de prédation, leur utilisation de l'espace et leurs rythmes d'activité. Ainsi, il n'y a pas unanimité sur la valeur des données acquises mais il ne fait pas de doute qu'il a produit divers types de connaissances qui intéressent divers groupes d'acteurs.

Le PPP a eu, en outre, une productivité sociale : il a suscité des débats, parfois tendus, au sein du parc et de son conseil scientifique et entre les membres des diverses institutions impliquées. Les chercheurs du CNRS ont été amenés à présenter leurs objectifs et leurs méthodes aux personnes jugées les plus concernées, ce qui était pour eux tout à fait nouveau : « *on n'a jamais à se justifier auprès du public. Ça, c'est une première pour nous* ». Le PPP a en particulier permis de discuter de ce qui peut être fait dans un parc national au nom de la science, par qui et à quelles conditions.

Même une exploration qui, de prime abord, paraît n'avoir pas répondu pleinement à ses objectifs initiaux n'a donc pas été sans produire des effets intéressants. Elle a en particulier amené les personnes impliquées dans le PPP ou proches de lui à expliciter une réflexion d'ordre éthique.

3. Des éthiques situées

Pour toutes les personnes rencontrées, contribuer à la science constitue une justification importante de ce qu'elles s'autorisent à faire à des animaux sauvages : bien des actes qu'elles refuseraient d'accomplir dans un autre contexte leur paraissent acceptables s'ils sont destinés à produire des connaissances scientifiques. Même la mort accidentelle d'animaux lors des captures, du fait du stress ou d'un effet létal des produits anesthésiants administrés, peut apparaître comme un sacrifice admissible, parce que « *la connaissance, c'est comme ça qu'elle se fait* ». Mais toutes considèrent aussi qu'il n'est pas question de faire « *n'importe quoi* », serait-ce au nom de la science. La question du contenu des connaissances (ce que nous savons des animaux) n'est jamais complètement dissociée des modalités de production de ces connaissances (comment nous le savons). Nous avons identifié chez nos interlocuteurs plusieurs postures éthiques qui peuvent au demeurant varier au fil du temps et des situations : loin d'appliquer de manière automatique des normes éthiques prédéfinies, les professionnels

et amateurs de faune sauvage élaborent leurs jugements sur le caractère moral des interactions avec l'animal en situation.

La position majoritaire consiste à affirmer la nécessité de respecter l'animal sauvage sur lequel on intervient : les personnes qui la défendent insistent par exemple sur la nécessité d'abrèger au maximum le moment où les animaux sont pris au piège, quitte à devoir se lever en pleine nuit et éventuellement plusieurs fois par nuit pour s'en occuper (c'est-à-dire bien souvent les équiper d'un collier) avant de les libérer. Une deuxième position questionne l'adéquation des techniques mobilisées au contexte particulier d'un parc national : l'observation rapprochée des animaux et de leurs interactions avec leur environnement est préférée à l'emploi de techniques jugées trop invasives pour être employées dans les espaces protégés, qui ne couvrent que des surfaces réduites. Selon les tenants de cette position, des endroits doivent subsister où les animaux sauvages ne sont pas dérangés et où les biologistes doivent travailler en conséquence. Poussée jusqu'au bout, cette position peut conduire à une troisième position, dans laquelle l'acquisition de connaissances considérée comme moralement acceptable ne peut plus passer par une relation rapprochée avec l'animal et doit s'appuyer sur une observation à grande distance, au moyen d'une longue-vue, et sur l'observation des traces.

L'adoption des deux dernières positions a amené certaines personnes à marquer leur distance avec le PPP, voire à s'en retirer. Cette situation n'est pas exceptionnelle. Nous avons déjà rencontré de tels cas dans nos travaux antérieurs et Benson montre à quel point, aux États-Unis aussi, le recours au radiotracking et aux captures qu'il suppose a divisé la communauté des professionnels et des amateurs de la faune sauvage. Bien que minoritaire, l'attitude de ceux qui n'ont pas voulu s'impliquer dans le programme nous intéresse particulièrement. Parce qu'elle signifie s'abstenir de s'engager dans l'exploration de certaines formes de collectifs que l'on pourrait former avec les animaux, elle interroge en effet le mouvement d'expansion de l'exploration des collectifs entre humains et animaux que nous avons précédemment décrit.

III. Figures de l'abstention

Dans le cas étudié par Candea (2010), les chercheurs s'abstenaient d'avoir des relations trop familières avec les suricates, tout en les observant de très près et en les manipulant par moments : au fil du temps, les animaux et les chercheurs vauaient à leurs occupations respectives, en cultivant l'inter-patience et en adoptant une « distance polie⁴ ». Cette figure de l'abstention est présente dans le PPP, même s'il arrive aussi que des personnes s'autorisent des gestes d'affection envers les animaux capturés.

Mais l'enquête sur le PPP a permis de mettre au jour des figures plus poussées d'abstention, qui n'ont rien à voir avec une indifférence aux animaux. Au contraire, elles apparaissent chez des personnes qui tiennent⁵ profondément à la faune sauvage et, en particulier, aux loups. Elles ont passé des journées à les observer et à les suivre ; elles éprouvent à leur égard une intense curiosité et leur sont très attachées. Au fil des années, elles ont cependant éprouvé des dilemmes et des scrupules et elles se sont demandé s'il ne vaudrait pas mieux, finalement, s'abstenir d'interférer avec les loups et les laisser avoir une histoire aussi indépendante que possible de celle des hommes. Elles en arrivent parfois à renoncer à les rencontrer, au motif qu'une rencontre pourrait constituer une intrusion dans la vie des animaux :

⁴ Sur la politesse dans les relations entre les chercheurs et les animaux qu'ils étudient, voir (Despret, 2002).

⁵ Nous choisissons ce terme en référence à E. Hache (2011).

« Si je sens qu'une trace est fraîche, je peux me laisser aller à la descendre. Mais plein de fois aussi je me suis dit : non, tu la remontes, comme ça, tu ne les dérangeras pas. Et en la remontant, tu peux trouver autant d'indices... » (un garde-moniteur du parc national).

S'abstenir d'aller vers les animaux, de constituer avec eux un nous, est décrit comme une décision difficile, produit d'une longue maturation et accompli au prix d'un effort sur soi. Se détacher d'animaux auxquels ils s'étaient liés constitue pour ceux qui ont suivi cette voie un acte de volonté. Leur justification est d'ordre éthique : ils entendent laisser aux animaux sauvages des espaces et des moments de tranquillité, où l'on cesse de les traquer et de les tracer avec des outils de plus en plus intrusifs. Cette figure de l'abstention est présente chez les agents du parc qui ont choisi de se tenir à l'écart du PPP ou qui s'imposent de se tenir loin des loups. Mais elle tараude aussi des personnes fortement impliquées dans le programme. L'une d'elles, qui a capturé un grand nombre d'ongulés, dit ainsi :

« Au bout d'un moment tu te dis : mais les pauvres, ils n'ont rien demandé mais qu'est ce que je fous au nom de la science ? Je viens les emmerder. »

On voit ici que des formes poussées d'abstention et un engagement dans des relations directes ne sont pas incompatibles. Ils peuvent très bien coexister et se succéder chez une même personne ou, d'ailleurs, chez un même animal, qui se montre curieux à l'égard des humains à un moment donné et les fuit ensuite (Candea, 2010 : 254).

Conclusion

La réflexion développée par les tenants de l'abstention renvoie à un débat qui occupe les environnementalistes depuis longtemps et s'est exprimé, par exemple, lors de la création des premiers parcs nationaux et de la formulation de leurs objectifs (laisser la nature à elle-même *versus* créer un lieu de rencontre entre l'homme et la nature). L'exemple des végétariens suggère que cette figure de l'abstention ne se rencontre pas seulement dans le cas des animaux sauvages en liberté. Il se pourrait cependant qu'elle lui soit plus particulièrement attachée. On peut en effet défendre l'idée qu'une sorte de contrat a été établi avec les animaux domestiques (Larrère et Larrère, 1997), même si ce contrat est fortement mis à mal dans le cas de l'élevage industriel. Cette idée peut aussi valoir pour ceux des animaux sauvages en captivité et en liberté qui ne subissent pas de violences flagrantes. Dans une certaine mesure, les perroquets et les chimpanzés de Bovet, les primates de Strum ou les suricates dont parle Candéa (2010) acceptent de coopérer ou pas avec des chercheurs qui doivent constamment négocier avec eux. Les loups et les ongulés du PPP, eux, n'ont pas choisi de répondre aux questions des chercheurs ; même si une motivation de certains individus à être capturés a été pointée, il ne fait pas de doute que les animaux ont été enrôlés de force dans le programme. Les dispositifs mis en œuvre pour les faire parler génèrent toujours des scrupules et l'apparition de plusieurs figures de l'abstention, allant de précautions visant à ne pas désensauvager les animaux jusqu'à un refus de participer au programme et à la décision de ne plus chercher à entrer en contact direct avec les loups.

L'existence de formes poussées d'abstention n'a pas empêché le PPP de se dérouler ; ce n'était d'ailleurs pas l'objectif des personnes qui l'ont adoptée. Nous avons choisi de mettre cette figure en avant, en dépit de son caractère marginal, parce qu'elle présente l'intérêt de montrer que les acteurs ne se contentent pas d'explorer les collectifs hybrides qu'ils peuvent former avec les animaux : ils examinent, aussi, leur droit à tout explorer partout, quand bien même toute exploration serait productive. Malgré leur attirance pour un devenir avec des animaux sauvages, ils décident parfois délibérément de se tenir à distance et de ne pas entrer en relation. Celles et ceux qui, tel le Bartleby de Melville, « préfèrent ne pas » aident à saisir

comment s'établissent des limites à la construction et à l'exploration des mondes interspécifiques.

Bibliographie

- Bailly, Jean-Christophe (2007). *Le versant animal*. Paris : Bayard.
- Benson, Etienne (2010). *Wired Wilderness. Technologies of Tracking and the Making of Modern Wildlife*, Johns Hopkins University Press.
- Candea, Matei (2010). "'I fell in love with Carlos the meerkat': Engagement and detachment in human-animal relations." *American Ethnologist* 37:241-258.
- Despret, Vinciane (2002). *Quand le loup habitera avec l'agneau*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond.
- Despret, Vinciane (2010). Le "vivre ensemble" des animaux et des hommes. La consistance de leurs liens. *Communication au séminaire "l'atelier du petit pragmatiste"*. Grenoble, 4 juin 2010.
- Haraway, Donna (2008). *When species meet*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Larrère, Catherine et Larrère, Raphaël (1997). Le contrat domestique, *Le courrier de l'environnement de l'Inra* 30: 5-17.
- Larrère, Catherine et Larrère, Raphaël (2004). Actualité de l'animal machine, *Sens public*.
- Hache, Émilie (2011). *Ce à quoi nous tenons. Proposition pour une écologie pragmatique*. Paris : La Découverte.
- Kirksey, S. Eben and Stefan Helmreich (2010). The emergence of multispecies ethnography. *Cultural Anthropology* 25:546-576.
- Lestel, Dominique. (1996) *L'animalité. Essai sur le statut de l'humain*. Paris : Hatier.
- Mauz, Isabelle et Granjou, Céline (2008). Une expérimentation contestée de contraception de marmottes, *Natures Sciences Sociétés* 16/3: 232-40.
- Mauz, Isabelle et Blandin, Patrick (à paraître) Savoir environnemental, expertise scientifique et décision. L'exemple de la biodiversité, in Zarka, Yves-Charles (Éds). *Le Monde Émergent II. L'existence matérielle*. Paris, Armand Colin.
- Michalon, Jérôme. Les animaux pansent-ils ? Comment rendre compte des effets thérapeutiques du contact animalier. Colloque « Ce que nous savons des animaux », Cerisy, 2-9 juillet 2010.
- Midgley, Mary (1983). *Animals and why they matter*. Athens, GA: The University of Georgia Press.